

On amoeirão bin reço

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193456>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

supportable ! un autre : *Quelle musique enragée ! un autre : Quel diable de sabbat !* »

Complètement désillusionné, Rousseau partit pour Neuchâtel où il fut plus heureux et gagna suffisamment pour pouvoir restituer à son « bon ami Perrottet » les arriérés de sa pension ; et, tout en enseignant, il se perfectionna dans la musique.

L'aubergiste Perrottet avait son établissement dans la maison de la rue du Pont, qui porte aujourd'hui le n° 21. Lorsqu'elle dut subir quelques modifications pour l'installation du magasin de pelleteries de M. G. Roos, on remarqua divers anneaux de fer scellés dans le mur du fond, preuve évidente qu'il y avait jadis, en cet endroit, un enfoncement, un abri où les voyageurs qui s'arrêtaient chez Perrottet attachaient leurs chevaux.

L. M.

LA FIANCÉE ÉTERNELLE

par EUGÈNE FOURRIER.

Ils étaient nés tous deux dans la même petite ville ; leurs parents étaient voisins. Elle avait trois ans de moins que lui ; tout jeunes ils avaient joué ensemble dans le jardin qui se trouvait derrière leurs habitations. Elle s'était accoutumée à sa présence et, lorsqu'elle restait plusieurs jours sans le voir, elle en souffrait : il lui manquait quelque chose. Lui, semblait la préférer entre toutes. Dans les réunions enfantines, c'est toujours elle qu'il choisissait. Lorsque l'on jouait à colin-maillard, il la reconnaissait tout de suite. Pleurait-elle ? il accourait le premier pour la consoler.

Il l'appelait : « Ma petite femme. » Elle disait : « Ce sera mon mari. »

Les parents approuvaient.

C'est ainsi que leur enfance s'écoula. Quand elle eut dix ans, il en avait treize ; il allait au collège. Il était déjà grand, il la traitait en petite fille ; il ne jouait plus, il devenait sérieux. Le soir, leurs parents se réunissaient ; elle venait s'asseoir à côté de lui. Il travaillait ; il finissait des devoirs ou il apprenait ses leçons pour le lendemain. Elle le regardait, sans faire de bruit, pour ne pas le déranger. Elle trouvait qu'il devenait trop sérieux ; cela la mettait de mauvaise humeur. Elle ne lui en voulait pas ; elle comprenait qu'il avait raison : un homme doit travailler.

On la mit en pension à son tour. Ils se virent moins souvent ; la séparation fut cruelle, elle pleura beaucoup. Elle ne revenait qu'aux vacances ; elle le trouvait toujours grand, toujours plus sérieux.

Il était devenu un peu dédaigneux.

Il promettait d'être beau garçon ; il avait les traits réguliers, un teint un peu pâlot, de grands yeux noirs ; elle l'adorait. Aux grandes vacances elle revint pour trois mois, il était en congé aussi. Ils reprirent la vie en commun d'autrefois, seulement les jeux avaient changé : ils ne jouaient plus à la cachette, ils faisaient des promenades avec leurs parents ; tantôt c'était des courses dans les forêts en-

vironnantes, tantôt des parties de pêche en bateau.

Il veillait sur elle, l'entourant sans cesse d'une affectueuse protection. En forêt, il écartait les branches d'arbre sur son passage ; si elle voulait se reposer, il fouillait le sol avec sa canne pour chasser les vipères ou autres reptiles malfaisants. Il l'instruisait, lui apprenait le nom des plantes ; il lui composa un herbier. Au bord de l'eau, il lui montrait la manière de pêcher ; il mettait des hameçons à sa ligne, plaçait les amorces pour qu'elle ne salit pas ses doigts effilés et mignons.

En rentrant, ils quittaient les parents, demeuraient en arrière ; parfois il lui prenait la main, ils revenaient en devisant à voix basse jusqu'à la maison. D'autres fois, il la taquinait, la raillait sur son ignorance.

Elle embellissait chaque jour ; elle avait une tête de madone, des yeux doux, une toute petite bouche et de longs cheveux châtain qui formaient deux grandes nattes flottant sur ses épaules.

Un jour il la contempla longuement, il fut surpris de la trouver si jolie :

— Sais-tu que tu es une belle fille ! lui dit-il.

Ils étaient seuls, il la prit dans ses bras, il l'embrassa. Elle rougit beaucoup.

Ils étaient dans le jardin, ils se promenèrent longtemps en silence ; il avait passé son bras autour de son cou, elle s'appuyait contre lui.

Tout à coup il se pencha près de son oreille et il couvrit son cou de baisers.

Elle était toute troublée. La délicieuse journée ! Ce fut le moment le plus heureux de sa vie ; elle en garda le souvenir ; que de fois elle l'évoqua aux heures d'amertume !

Les vacances prirent fin, il fallut repartir. Ce départ l'attrista beaucoup plus que le premier. Elle eut un gros chagrin.

Elle revint à la pension où elle ne pensa plus qu'à lui ; dans sa hâte de le revoir, elle comptait les jours. Elle trouvait cela tout naturel ; elle ne doutait pas que cela durerait toujours, qu'elle serait sa « petite femme » comme il l'appelait au temps de leur enfance.

Un jour que ses amies parlaient mariage : « Oh ! moi, dit-elle naïvement, je n'ai pas à m'en occuper ; j'ai un petit mari qui m'attend. »

Ce propos scandalisa quelques grandes qui le reportèrent aux sœurs. La mère supérieure la fit mander et lui enjoignit d'avoir plus de retenue.

Elle ne comprit rien à ce blâme.

Ses études se ressentirent de son état d'esprit ; elle ne fit aucun progrès et fut souvent punie. Cela la laissait indifférente : elle pensait à lui, elle était heureuse. Lorsqu'elle entra à la maison paternelle, ce fut un véritable crève-cœur ; il n'était plus là, il était à Paris où il étudiait la médecine.

Que ces vacances lui parurent longues ! Elle ne trouva de plaisir nulle part. Elle lui gardait rancune d'être parti sans la prévenir ; pourtant elle l'excusait un peu. Elle comprenait qu'il devait se faire une position, car elle devenait grande et raisonnable. Il serait médecin ; cette profession lui plaisait. Il avait très bien choisi.

Elle retourna à la pension, c'était sa dernière année. Cette fois, elle se prit à étudier, elle avait honte de son ignorance ; elle voulait être digne de lui. On ne la reconnaissait plus. Elle devint sérieuse et étonna ses compagnes. Les sœurs la prirent en grande affec-

tion ; lorsqu'elle fit ses adieux, ce fut une désolation dans le couvent.

Elle avait seize ans, c'était une belle jeune fille que chacun admirait. Elle était aussi bonne que belle, son caractère était très doux ; tous ceux qui l'approchaient proclamaient qu'elle était parfaite.

Elle attendait son retour. Elle avait de ses nouvelles par ses parents. Lorsqu'ils recevaient une lettre, elle imaginait quelque prétexte pour être présente au moment de la lecture. Il travaillait ; par exemple, il demandait toujours de l'argent. La vie est très chère à Paris.

Maintenant qu'elle était sortie de pension, qu'elle était une demoiselle, elle jouissait d'une certaine liberté. Elle pénétra un peu dans le monde, elle fut invitée à quelques bals. Elle se déniaisa. Elle s'adonna à la lecture, elle lut des romans. La bibliothèque de son père possédait Walter Scott ; elle le dévora. Elle sut enfin quel nom il fallait donner au sentiment qu'elle éprouvait pour son ami.

Ce fut une révélation.

(A suivre.)

On amœirào bin reçû.

Dzibliet arài prào z'u einvià dè contà fleurette à la bouéba à Samiotet, la Luise, et la demèindze né, que lè valets et lè felhiès sè rappertisvont po s'amusà einseimblio, l'étais li que la reinmeàvè à l'hôto, quand sè faillai reduirè. Samiotet n'amàvè rein tant cé commerce. Ce Dzibliet ne lai pliésai pas, et bramàvè prào sa Luise dè sè laissi raccompagni pè cé gaillà ; mà que volliài-vo ! lè felhiès ne remàofont pas lè bio lurons, et Dzibliet étai on galé coo. Ora, ne sé pas se la felietta ein étai bin einfaratàie ; cein sè pào bin que l'eiu arài mi amà on autro ; mà onna felhie ne pào portant pas allà trevouni on valet pè son pautet dè veste et lai derè : « Vins avoué mè, mon galé ! » cein n'arài pas tant buona façon. Assebin, clliào grachàossès ne diont pas grand tsozza d'à premi qu'on valottet essièy dè lào z'ein contà, se lo galé n'est pas cé que lào trottè lè z'auto, et le s'avont pas tráo què fèrè : faut pas tráo sè laissi remolà pè lo premi venu, po se dâi iadzo cé à quoui on peinsè sè décidàvè à veni ; mà se ne vegnâi jamé, foudràï pas tráo remàofâ lè z'auto, po pas sè trovâ à l'affront, kâ faut portant onco mi avâi on bordon ào bin on pottu què dè restâ vilhie felhie.

Dzibliet, qu'amàvè la Luise, essièy dont d'allà roudà dévai lo né déveron tsi la gaupa, que restàvè dein 'na maison ein défrou dào veladzo ; mà quand Samiotet s'ein est apèçu, s'est veilli, et onna né que lo gaillà arrevàvè ein passeint pè lo prâ et que volliàvè demandâ l'entrâie dè la maison, Samiotet va détatsi on gros bougro dè tsin que tracé après ein dzappeint qu'on diablo. Lo pourro amœirào n'a z'u que lo teimps dè châota l'adze, et on iadzo su la route, l'a coudi ramassâ onna pierra, que cein

a arretâ tot net lo Turc, et l'a dû sè reinterâ tot capot.

— Eh bin, lâi fâ lo leindéman se n'ami Frique à quoui l'avâi contâ cein que volliâvè férè, Samiotet l'a-te bin reçu ?

— Oh! câise-tè, lâi repond Dzibliet, adrâi bin, mémameint que l'a vœlliù mè férè medzi !

On rit de tout en France, même de la déplorable affaire du Panama. Les lenteurs de l'enquête et l'obscurité qui y règne encore ont inspiré au *Gaulois* la scène suivante, qui est censée se passer en 1930, entre M. Rouvier et son vieux domestique :

En 1930. M. Rouvier a quatre-vingt-douze ans, et sa figure commence à porter les marques de la fatigue et des soucis. Il est d'humeur un peu mélancolique et se plaît à causer de temps en temps avec un vieux et fidèle serviteur.

M. ROUVIER. — Toujours pas de nouvelles du Palais de justice, Auguste ?

LE FIDÈLE SERVITEUR. — Non, monsieur, nous n'avons encore rien de définitif aujourd'hui.

M. ROUVIER. — Ah! voilà une affaire qui aura abrégé ma vie de moitié!

LE FIDÈLE SERVITEUR. — Il y a trente-sept ans que je le dis à monsieur chaque jour. Monsieur a tort de se faire de la bile, monsieur sait bien ce que c'est que les lenteurs judiciaires. Cinq juges d'instruction sont morts à la peine, il a fallu les remplacer. Tout cela prend du temps.

M. ROUVIER. — Mon pauvre Auguste, tu ne t'imagines pas quel supplice c'est de ne pas savoir depuis trente-sept ans si on est innocent ou coupable.

LE FIDÈLE SERVITEUR *avec philosophie*. — Eh! monsieur, ne sommes-nous pas tous comme cela, chacun dans sa sphère? Moi-même, suis-je coupable, suis-je innocent? Je ne le saurai peut-être jamais.

M. ROUVIER. — N'importe, je suis bien découragé et je ne voudrais pas mourir sans qu'on m'ait dit si j'ai été corrompu oui ou non..

LE FIDÈLE SERVITEUR. — Monsieur l'apprendra au moment où il s'y attendra le moins, je le parierais.

M. ROUVIER. — Il faut qu'on se dépêche alors, car je me sens très mal... (*Il a une syncope.*)

LE FIDÈLE SERVITEUR. — Au secours!

LE CONCIERGE, *entrant, joyeux*. — Des nouvelles du Palais! Des nouvelles du Palais! (*Il présente une enveloppe.*)

M. ROUVIER, *se soulevant péniblement*. — Donnez, donnez vite... Ah! trop tard... (*Il meurt.*)

LE FIDÈLE SERVITEUR, *décachetant l'enveloppe*. — Une ordonnance de non-lieu!

J'en étais sûr! (*Sanglotant.*) Et mon pauvre maître qui aurait tant voulu savoir s'il était innocent!

(Le fidèle serviteur et le concierge se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

ALFRED CAPUS.

Petits conseils du samedi.

Les causeries du Dr Monnet, dans le *Gaulois*, nous apprennent toujours d'utiles et intéressantes choses. Nous avons sous les yeux celle qu'il vient de consacrer aux *gerçures* et *crevasses*, ces petits inconvénients de la saison d'hiver, qu'il attribue, pour la plupart des cas, à des soins de propreté mal entendus ou incomplets.

Sous prétexte que c'est l'hiver, nous dit-il, certains gens se croient autorisés à ne plus faire les ablutions du matin, ou à les faire incomplètement. On se débarbouille un petit bout du museau et pas du tout les mains. Toute notre peau est recouverte de la moiteur gluante de la nuit qui forme une sorte de vernis. Dès que le sujet sort à l'air, il éprouve une indéfinissable sensation de froid due à l'évaporation subite des parties liquides de ce vernis. Pour peu que le froid dure, la peau va se fendiller, se craqueler sur toutes les parties exposées à l'air.

D'autres s'imaginent que l'eau chaude ou tiède doit seule être employée pour la toilette. C'est faux et dangereux. En vertu de ce principe que l'évaporation de l'eau tiède se fera plus vite, que cette eau tiède ramollit davantage l'épiderme, la peau deviendra extrêmement sensible au froid, et cet épiderme ramolli va se laisser entamer par la bise.

Je mets en fait tous ceux qui se lavent à l'eau froide, et avec abondance, seront presque toujours à l'abri de ces petites misères. C'est le tonique le plus efficace de la peau. En ablutions, l'eau fait le corps sain et robuste et la préserve, par un usage constant, d'une foule de maladies ou de malaises. Que de bronchites, de fluxions de poitrine, de rhumes de cerveau sont évités par de tels soins de propreté hygiénique!

Les crevasses et les gerçures se montrent sur toutes les parties exposées à l'air, comme les mains et la figure. Elles donnent à la peau un aspect écaillé et craquelé; et l'on comprend la désolation d'une jolie femme, quand elle voit son teint ainsi compromis.

Ce sont les brunes qui ont le plus souvent lieu de maudire le sort; car la bise froide est fatale à leur peau. Mais elles sont en somme les mieux partagées, et n'ont pas à envier leurs sœurs blondes, car la peau de ces dernières est plutôt détériorée par l'air chaud. Or il fait plus longtemps chaud que froid, et chaque bal ou chaque soirée est pour les blondes une étape de plus vers les rides!

Je signalais plus haut les grands inconvénients de Peau chaude. Ces inconvénients augmentent encore quand on use pour la toilette du visage d'eau savonneuse. Le savon ternit l'épiderme dans sa fleur, et enlève au teint son velouté et sa fraîcheur. Mais, pour ce qui nous occupe plus spécialement, il a le tort immense de livrer aux morsures du froid

une peau à laquelle il a enlevé le meilleur de son enduit protecteur. Sa mousse ouvre les sillons largement, pénétrant dans les lacis épidermique qu'il dilacère, qu'il disjoint, laissant à la place de l'uniformité qui fait la beauté, des vallées et des fleuves serpentine dans ces cellules violemment séparées.

La peau des mains est plus résistante, moins fine que celle du visage. Elle n'aura donc pas droit aux mêmes égards, et le savon est, au contraire, ici, de toute nécessité. Néanmoins faut-il encore ne pas se servir de n'importe lequel des savons. Il est préférable d'employer un savon bien neutre qui ne contienne pas trace d'acide; je prescris volontiers des savons ou des pâtes savonneuses à la glycérine pure. Je dis pure, car il faut se mettre en garde contre les offres de certains commerçants qui annoncent des savons à la glycérine là où il ne s'en rencontre pas un atome.

Avec ces précautions et ces règles bien simples, en somme, on peut s'éviter gerçures et crevasses, ou, au moins, les diminuer considérablement.

Madame Carnot

Voici le portrait qu'un des rédacteurs du *Don Quichotte* nous fait de Madame Carnot:

« Si ce fut une bonne fortune pour la France de rencontrer, dans une heure de désorientation, l'homme d'impeccable probité auquel elle a confié la garde de ses institutions, non moins rare et bonne fut sa chance de trouver aux côtés de cet homme une femme qui sut se tenir dignement, j'allais dire glorieusement, à force de tact, de goût, de grâce et de noblesse native, à la hauteur de sa souveraineté temporaire.

La première fois que je vis Mme Carnot, c'était chez elle, je veux dire à l'Elysée, à son premier mardi tout intime. Sa récente fortune n'avait aucunement altéré sa bonne grâce. Au milieu d'un cercle restreint d'amis, en un petit salon du premier étage ouvert sur le jardin blanc de givre, elle était aussi simple qu'on eût pu la supposer dans son appartement de la rue des Bassins.

Je pus à loisir étudier cette tête fine, dont l'ovale s'élargit vers les tempes, et que ceignent de larges bandeaux de cheveux noirs. La bouche me parut délicate et spirituelle, d'un ourlet égal et mince, le nez un peu fort, mais d'un joli dessin, le menton rond et saillant, indice d'énergie, les yeux grands et noirs, doux et fermes, rapprochés de l'arche sourcilière bien fournie. L'ensemble accusait l'intelligence et la bonté, et aussi le vouloir, la virilité du caractère.

Eprise de son foyer dont elle est l'âme, Mme Carnot s'est consacrée tout entière à sa famille, à l'éducation de ses enfants, dont elle-même a dirigé les études.

L'élévation de M. Carnot, en l'arrachant à sa chère obscurité, n'a rien changé à cette vie de travail. Elle en a seulement étendu le cadre. C'est, en